

Positions de l'imaginaire dans la dépression

Christiane Lacôte-Destribats

Quel est l'analyste qui n'a pas ressenti quelque étonnement, quelque dépit même, de voir par hasard, riante et toutes voiles dehors, une de ses patientes déprimées qui venait hier encore pleurer avec abondance sur son divan ?

Expérience inverse : quelque trait intéressant vient surgir dans une séance, le ou la patiente acquiesce à l'importance de ce trait, mais l'heure d'après voit revenir le drame et la tristesse selon les mêmes modes.

Ces contrastes font penser à ce que Lacan remarquait à propos de l'hystérie, le *sans foi* qui la caractériserait. Mais s'agit-il de mensonge, d'inconséquence ou de ce que la parole ne *tienne* pas, et à quel niveau cela se passerait-il ? Il y a dans la plainte du déprimé une négation généralisée. Quelle transformation cette généralisation de la négation produit-elle ?

Rien ne va plus. Les jeux sont faits. La réalité, les circonstances, les événements confirment la conscience obstinée d'être l'objet d'un destin malheureux. L'habit blanc de la victime est déployé car l'innocence a été abusée. L'autre est littéralement convoqué à cette évidence. Et si les médias ne faisaient pas grand bruit autour de la dépression, on peut se demander si ces sujets-là se diraient déprimés car dans tous les cas ce serait toujours la faute à l'autre ou à la trop dure réalité. Enfin si la vie devient plus clémente, cela ne sera pas du fait d'une mise en cause de soi induite par une analyse, mais au changement favorable de la conjoncture.

Cependant une observation attentive nous permet de dire que c'est

le déplacement subjectif produit par la cure qui fait apercevoir parfois que l'on a été déprimé, dans l'enfance, dans l'adolescence, à l'âge adulte il y a quelques années. Or ce découragement, ce rien, ce vide n'étaient pas imputés à la dépression. La phrase « Je suis déprimé » était restée à son niveau de banalité familière. Mais, dirons-nous, quel avantage a-t-on à nommer cela plus rigoureusement dépression ? Ou plus exactement encore quelle justesse fait dire cette phrase au passé, « J'ai été déprimé » ?

Une jeune femme me disait qu'après une rupture qui l'avait beaucoup affectée elle s'était réveillée un beau jour très gaie, le ciel était bleu...etc. Bref, tout ce que la langue française charrie dans ces expressions *un beau jour il arrive que* était là avec cette petite saveur de miracle empruntée à la fragilité des météores – il fait beau – et qui est trop souvent l'envers du destin malheureux. Cependant cette patiente fit un pas de plus, abandonna alors la symétrie malheur/miracle – là était sans doute pour son analyste une nouveauté quasi miraculeuse... – et se dit que c'en était fini de jouir de son malheur, que c'était assez, que c'était peut-être même un mal passé et qu'elle ne savait pourquoi elle n'était plus à cet endroit. Le point décisif était qu'elle acceptait d'admettre que c'était fini, qu'elle était sortie de ce trou noir, que cette jouissance se trouvait déjà bornée. Elle pouvait désormais faire la distinction entre une tristesse, une déception sur les choses de la vie et une dépression. Elle témoigna de ce fait d'une vraie honnêteté intellectuelle par rapport à la fraude présente dans tout glissement dans la dépression et dans la jouissance de tous ses avantages. Elle put y renoncer.

Pourtant les forces contraires étaient considérables. S'il y a du *surmoi* dans la dépression névrotique, il intervient selon deux registres. Il est à l'œuvre dans la totalisation, ce que J. Bergès appelait même *la négation totalitaire* dans la dépression. Tout va mal s'oppose à un rien que je serais. Il y a une fermeture totale, encore, à tout événement heureux. Le tout consume au fur et à mesure ce qui est vécu quel qu'il soit. D'autre part le surmoi se déclare dans l'injonction féroce faite à l'autre de prendre en charge la victime de l'injustice.

Que dire alors du jeu de mots que Lacan fait entendre, *jouis-sens*, pour définir le surmoi comme une injonction à la jouissance, pour ramener le problème des forces en jeu dans le champ de la parole et du langage ?

Jouissance n'est pas plaisir. La patiente riante à la terrasse d'un café, entrevue un instant, prend certains plaisirs. Mais ils sont aussitôt dévalués car ce qui *commande*, c'est cette manière de la jouissance de totaliser la vie par son terme mortel et de prendre cette constante comme axe imaginaire de la subjectivité. Il y a une confusion entretenue : toute constance ferait l'étoffe de la subjectivité, en ferait la consistance, voire la substance. Cet imaginaire de la mort est cette constance de référence qui fait quasi-substance pour le déprimé dont la parole d'ailleurs ne cesse de dire *moi*.

« Moi, je ». C'est un *je mis* en opposition symétrique avec la réalité, la réalité des choses. Simplification philosophique de la relation sujet/objet avec pour conséquence une conception qui instrumentalise le langage. Le sujet est alors l'exception de tout le reste. Il y a le sujet et le monde. Finalement, le monde est peut-être ou bien une idée divine ou bien une idée dépressive, en tout cas, une éternisation de l'opposition imaginaire entre un sujet et un monde. Un sujet qui porterait d'ailleurs le fardeau de toute la misère du monde.

Notons que la phénoménologie est une position philosophique qui irait bien au déprimé car il est un virtuose de la description. Il décrit le monde, il le décrit aussi.

Il décrit sous le mode de la plainte mais pas seulement car il y le mode faussement résigné du *c'est comme ça* ! Mais l'attitude de fond est celle de l'observateur qui décrit, interminablement.

Interminables sont aussi les rêveries où la bourgeoise se rêve actrice célèbre et livre ses espoirs de midinette. Nul ordre moral là dedans, mais l'idée d'une élévation, d'une valorisation ou d'une toute puissance par la scène, ou dans le monde, puisque celui-ci est réduit à une scène. Il semble qu'il s'agisse d'un autre processus que celui de l'idéalisation, bien que cela soit très proche.

La question n'est pas celle des valeurs, malgré les valorisations ou les dévalorisations, mais plutôt d'être l'exception – sinon on n'est rien – dans l'hystérie, ou d'être reconnu à sa place – sinon on tombe dans l'abandon du s.d.f. – dans la névrose obsessionnelle. Dans les deux cas ce qui est agité est un imaginaire très stéréotypé, immobile, sans anticipation aucune. On observe en même temps une injonction à décrire qui transforme tout en *état des lieux* ce qui relève, malgré sa facticité apparente, de l'imaginaire. En effet celui-ci est à l'oeuvre de façon plus détournée, plus cadrée aussi, puisque ces bilans tristes supposent un monde, c'est-à-dire une totalisation, une globalisation imaginaire. A moins d'entrer dans la précisions des échanges et des réseaux, dès qu'on dit « Monde » on oublie la rigueur d'observation du local et on prêche et on plaide sur fond de généralisation.

L'idée de questionner la dépression en interrogeant la position de l'imaginaire nous est venue de l'observation de M. Klein à propos du cas du petit Richard, déprimé certes, mais brillant causeur, amuseur de dames et inventeur d'histoires. Mais il s'agit là d'une inventivité très particulière, qui part d'un point tout à fait immobile induit par un centrage sur un prétendu soi-même. Le lieu de la cure avait pour lui une très grande importance et il tenait beaucoup à une disposition des objets *satisfaisante* quand il quittait la pièce, il disait même vouloir laisser *la maison heureuse*. De quoi s'agit-il dans ces dispositions de l'espace ? D'une mise en place de quelque chose de reconfortant

sans doute, mais il y a plus.

Remarquons à quel point un changement dans notre cabinet perturbe certains patients. En fait ils veulent souvent que tout reste en l'état jusqu'à leur retour. Il s'agit d'une habitation très profonde et sans doute utile de ce lieu et qui donne souvent forme à ce que la langue française appelle *cadre de vie*. Mais s'agit-il d'atténuer la *dit-mension* Autre engagée par la parole ?

Lançons une hypothèse. Il serait important pour le déprimé de pouvoir exercer par rapport à l'espace (le lit, la chambre, le divan ou tout autre lieu rassurant) l'habitude mentale de la reconnaissance du même, de l'identique. Y aurait-il une analogie avec ces moments où un enfant, ne sachant ou ne voulant pas lire, s'obstine à reconnaître seulement la globalité d'un mot et à la réciter par cœur ? S'obstiner à reconnaître le même plutôt que déchiffrer, plutôt que lire.

Une lecture suppose une anticipation et une suspension du sens possible avant que cela ne se lise à la fin d'une phrase par exemple. Que cela se lise laisse entrevoir en effet une éclipse du sujet, une perte qui lui permettra ensuite d'affirmer un sens et d'en répondre. Tout au contraire, dans la dépression, le processus de subjectivation est axé de façon privilégiée sur l'imaginaire, les mots sont imaginés tout autour de soi en relation bi-univoque avec ce point central. Comment alors intervenir sur ces trajets qui se veulent tous trajets vers l'identique ? Remarquons que du même coup cela annule tout ce qu'a d'heuristique, de trouvaille possible, le trajet lui-même.

Or il y a une fraude dans cette réduction à l'identique. Cherchons la fraude dans la dépression névrotique, il y en a toujours une, et cela peut être un levier pour une intervention possible. L'hypothèse clinique que nous pourrions faire est celle d'un forçage imaginaire qui consiste en ce que tout soit réduit à la même chose. A quoi ce forçage se repère-t-il ? Quelle fraude induit-il dans le rapport que le sujet entretient au langage si tout revient au même ? Comment ce forçage est-il effectué ?

Il semble que l'image prévalente de ce forçage soit la dévoration. Tout est absorbé et, au sens propre de rendre semblable, assimilé. Mais ces assimilations n'ont rien à voir avec les égalités, les équations mathématiques, qui requièrent des processus articulés, des opérations. Dans la dépression névrotique tout événement est ruminé globalement, sans distinction et ramené au même. Tout est une montagne, comme on dit, avec cette fatigue déjà-là qui anesthésie en soupirant toute idée d'entreprise. Ce que l'on pourrait résoudre dans une succession articulée de travaux, c'est-à-dire dans la prise en compte d'une temporalité, s'engorge dans un présent éternisé, sous la forme d'un obstacle. Le temps et l'espace sont comme pris en masse. Cela *ne passe pas*, tout est obstacle.

La question est difficile tant la problématique est serrée. Comment intervenir quand trop souvent nous définissons la réalité comme ce qui fait obstacle, comme ce sur quoi on bute ? Le déprimé a une batterie argumentaire imparable puis que c'est la réalité et tous les événements malheureux de sa vie qui le font souffrir, tandis que son imaginaire produit sans cesse la transformation de ce qui se vit en suite d'obstacles qui définissent déjà la réalité. La réalité se définit d'être *dure*, le cercle imaginaire est bouclé.

On peut observer donc que la jouissance prend ici le pas sur le désir, si on prend le désir comme le désir d'Autre chose. Lacan remarquait dans l'un de ses séminaires, bien avant le séminaire *Encore*, que la jouissance fait feu de tout bois et que l'abstention par rapport à telle ou telle jouissance se muait aussitôt en jouissance, jouissance de la frustration par exemple. C'est dans ces transformations, ces métamorphoses, dans ce qui apparaît donc comme absence de processus, que réside pour nous la dévorante non-figure du Surmoi.

Est-ce un trait contemporain ? La seule chose qu'on puisse dire c'est que l'ambiance générale conforte cette dévoration. Cependant, l'idée ou l'injonction actuelle qu'on pourrait et devrait jouir de tout empêche et évite même de prendre au sérieux l'espèce de spirale enveloppante de la jouissance qui fait que l'on peut jouir même de ce qui ne ferait pas jouir au premier abord. Cet aspect métamorphique de la jouissance me semble être l'étoffe de ce Surmoi. Et la dépression est l'un des points cliniques qui le montre. Le propre d'une métamorphose est sans doute l'idée d'une transformation sans perte. A l'opposé des processus de figurations idéalisantes, il y a donc dans la métamorphose de la jouissance un sans-figure qui fait la férocité du Surmoi.

La chrysalide qui se mue en papillon abandonne le cocon mais le perd-elle ? Rien de son être ne s'est perdu. Les mythes et les contes antiques ou modernes ne font pas mention d'une perte. « Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme » est peut-être plus mythique que scientifique puisque de l'énergie se perd.

Les plus touchés par l'aspect métamorphique de la jouissance sont sans doute aujourd'hui les adolescents. Ils rêvent d'une transformation sans perte, comme si tout en eux ne faisait que croître. Ce déni est-il bien nouveau ? Feront-ils entrer de force le désir sexuel dans la meule métamorphique de la jouissance ? Il y a là une autre fraude, fréquente dans la dépression. Auront-ils l'idée que le désir sexuel dans son poids nouveau de réel, oriente la jouissance selon une division, jouissance phallique et Autre jouissance, division féminine à laquelle chacun a part, directe ou indirecte ? Car cette division, théorisée par Lacan est peut-être ce qui peut arrêter la séduction triste des divins mélanges.

Les mélanges, remarquons-le, sont sans doute par eux-mêmes tristes et déprimants. La parole plaintive du déprimé accumule les malheurs, et fait ainsi des amalgames, monstres qui vont *du coq à l'âne*. Ces amalgames ne sont-ils pas l'imaginaire réponse en miroir à la métamorphose d'une jouissance qui refuserait – c'est là la fraude, encore – l'inscription d'une assomption subjective de la fonction phallique ?

Le Surmoi, en ce sens, cette injonction à la jouissance, n'est donc pas une instance immobile. Il est plutôt cette transformation indéfinie et errante de la jouissance qui produit la parole comme commentaire vague d'épisodes sans histoire. Le déprimé est en effet un virtuose du commentaire. Et cela, le commentaire célébré et porté au nues, c'est bien un trait de notre vie intellectuelle d'aujourd'hui, à questionner.

